

Le marché d'Arles, c'est un marché de couleurs, un marché de saveurs, d'épices, d'accents, de sourires, un marché de la jeunesse au parfum de lavande, mais aussi le marché des plus vieux au parfum de tendresse. Un joli mélange où venaient se fondre Pascale et sa fille de douze ans le samedi, depuis des années, boulevard des Lices. Entre les boutis à l'éclat orangé, les piments colorés et les robes rouge et or d'un autre continent, Delphine retrouvait des parfums d'enfance en même temps qu'elle devinait toute une vie piquante, excitante, faite d'ici et d'ailleurs.

Sous le soleil fidèle de la Provence, tout s'offrait à ses yeux, à ses mains, à sa bouche, tout était là, et pourtant Delphine, de plus en plus envieuse à mesure qu'elle grandissait, revenait toujours avec peu de choses dans le sac à commissions. « Touche à rien. On va devoir payer. » Delphine touchait les olives noires et vertes. Elle voulait jouer aux billes avec quand elle était petite, ou au système solaire. Un soleil noir avec des planètes vertes autour, c'était marrant comme idée. Maman, elle,

ne trouvait jamais rien drôle. Elle ne riait pas souvent. Elle était jeune, enfin pas trop vieille, pourtant il lui manquait des dents sur le côté (c'était peut-être pour ça qu'elle ne riait pas), comme les vieux qui vendaient les apéritifs au marché et ceux qui vendaient les paniers. Maman n'avait jamais voulu qu'elles achètent un beau panier à l'ancienne, bien solide; on avait déjà le grand sac plastique pour ramener des fruits et des légumes qu'elle refusait de prendre au supermarché. « Et puis ça nous change les idées cette sortie au marché, non? »

Elles revenaient en tenant le cabas chacune par une anse, comme un enfant entre elles.

« Maman? »

– Oui?

– On pourrait acheter du sirop de rose?

– Pour quoi faire? T'en as déjà bu?

– Non, mais ça doit être bon.

– T'en as de drôles d'idées toi. Tu trouves qu'on a trop d'argent pour me demander d'acheter des trucs comme ça? »

Delphine ne répondit pas.

« Maman? »

– Quoi encore?

– Pourquoi les jolies choses c'est toujours pour les autres?

– Dis tout de suite que tout est moche chez nous, que tu n’as rien, que ta mère ne t’achète rien, que ta mère est moche aussi!»

Pascale avait haussé le ton et commençait à devenir rouge. Delphine n’aimait pas les esclandres.

«OK Maman.

– Je préfère ça. On rentre. J’ai ce qu’il faut pour ma ratatouille».

Et elle ajouta :

«Elle n’est pas bonne la ratatouille de ta mère?

– Si, très bonne.

– Alors, tu vois, dit Pascale radoucie, tout n’est pas si mauvais chez nous. Et puis le soleil provençal brille pour tout le monde.»

Pascale et Delphine traversèrent l’espace encore endormi de l’aire de jeux et retrouvèrent au jardin, dans la même posture, statufiés, les mains liées, M. et Mme Paradis, comme scellés au banc de pierre qu’ils occupaient régulièrement. Quand les enfants n’animaient pas les lieux, ils se trouvaient mieux là que dans leur minuscule appartement. Des haies et des fourrés avaient poussé et les protégeaient des vents. On aurait dit que le bon dieu avait décidé de les laisser éternellement ici, ensemble, sans travail ni souffrance. Au milieu des roses et de la lavande, leur amour rayonnait et il n’y avait rien de beau comme ces deux mains fanées l’une

dans l'autre. Un coin de jardin, un banc et deux êtres sculptés dans le même corps; c'était un coin d'Eden conservé sur Terre et perdu pour tant d'autres... Après avoir salué à nouveau M. et Mme Paradis, Pascale se dépêcha d'emprunter l'allée devant les rosiers rouges, plantés un peu plus loin, à l'abri des ballons. Elle n'était plus touchée par rien, ni par M. et Mme Paradis, ni par les roses.